

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any or the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Général (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

## LE GRAND VAINCU

DEUXIÈME PARTIE — LA GUERRE DES BOIS.

VI.—LE RÊVE DU JONGLEUR.—(Suite.)

Jean d'Arramonde regardait curieusement ce singulier spectacle ; mais il ne comprenait pas ce que signifiaient les clameurs et les contorsions de ces sauvages.

expliquez-moi ce que raconte ce grand coquin au milieu de toutes ses grimaces...

Le père André baissa la tête et saisissant les mains liées de Jean d'Arramonde :

— Mon pauvre enfant ! dit-il avec émotion, vous savez que j'étais le prisonnier de ces sauvages... vous avez voulu me déli-



C'ÉTAIT LE SIGNAL. LA TORTURE ALLAIT COMMENCER.

Il interrogeait à tout moment son compagnon.

Sombre et préoccupé, contre sa coutume, le père André évitait de lui répondre.

Il suivait d'un œil attentif les péripéties de cette scène étrange.

Lorsque le sorcier fit comprendre à la foule altérée de sang que le sacrifice des prisonniers était nécessaire s'ils voulaient apaiser la colère du Grand-Esprit, le missionnaire serra les poings en murmurant :

— Ah ! le misérable, mon Dieu ! le misérable !

— Que disent-ils, père André ? demanda de nouveau Jean d'Arramonde. De grâce, vous qui connaissez la langue delaware,

vrer, et, entraîné par votre généreuse ardeur...

— Je me suis laissé prendre comme un simple et naïf castor, pour parler le langage des gens de ce pays... Mon Dieu ! oui, père André. Mais, soyez-en bien persuadé, je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pu coucher par terre quelques-uns de ces brigands... Je comptais sur mon épée... Ah ! il faut avouer que Tolède a joliment usurpé sa réputation !

— Mon pauvre enfant, dit le père André, du courage !...

— Ah ! l'heure est venue... Je suis condamné ?...

— Nous sommes condamnés.

— Comment ! " nous ? " s'écria d'Arramonde en pâlisant...

Ces misérables oseraient-ils porter la main sur vous, leur père,

leur bienfaiteur?... No m'avez-vous pas dit plus d'une fois que la robe dont vous êtes revêtu était pour vous une sauvegarde assurée ?...

— J'ai essayé autrefois de faire un peu de bien à ces pauvres gens, dit le père André avec douceur, mais leurs oreilles et leur cœur sont restés fermés à mes paroles. Néanmoins ils me respecteraient peut-être si leur insuccès de cette nuit ne les avait rendus fous de colère et de honte. Ce jongleur me hait parce que j'ai tenté jadis de détourner de lui ces pauvres Indiens ordures... il se venge aujourd'hui.

Le missionnaire achevait à peine ces mots, que la foule se ruait de leur côté ; le sorcier, ouvrant la porte de la hutte, mit la main sur le bras du père André pour le tirer dehors.

Le vieillard s'arrêta un instant à l'entrée de la cabane. La majesté de son visage, le calme de son regard qu'il promena tranquillement autour de lui, firent une certaine impression sur cette foule furieuse.

Un des sachems toucha le bras du jongleur et lui dit :

— Mon fils est-il bien sûr d'avoir rêvé d'un serpent noir ?

Les yeux du sorcier lancèrent deux terribles éclairs, comme ceux du tigre auquel on voudrait ravir une proie longtemps convoitée :

— Mon père osera-t-il mettre en doute mes paroles ? dit-il d'un ton irrité. Pourquoi est-il venu me chercher avec les autres sachems de la tribu, s'il croit que le souffle du Grand-Esprit m'a abandonné et que mes songes n'ont pas plus d'importance que ceux d'un enfant endormi qui rêve de ses jeux ? Eh bien soit ! Rendez la liberté aux prisonniers, ne vengez pas le sang de vos frères tués cette nuit par les visages pâles, bravez la colère du Grand-Esprit... Mais ensuite que les guerriers delawares se coupent le nez et les oreilles, qu'ils aillent servir d'esclaves aux Abénaquis et tirent leurs traîneaux comme des bêtes de somme !

Les guerriers accueillirent ces paroles par un hurlement de colère ; le sachem se retira en baissant la tête. Des cris de mort et de vengeance confirmèrent l'arrêt rendu par le sorcier.

— Alagami, dit le Serpent-Rouge en s'adressant au jongleur, tu promets à la nation delaware que, si les prisonniers sont mis à mort, le Grand-Esprit fera tomber entre ses mains les ennemis qui ont pris la fuite cette nuit sur leurs pirogues rapides ?

— Je le promets, répliqua le sorcier avec assurance.

— Amenez les prisonniers, s'écria alors le chef delaware en se tournant vers ses guerriers : qu'on les attache au poteau de torture, qu'on aiguise les couteaux, que les femmes apportent des aiguilles pour les enfoncer sous leurs ongles, qu'on leur retire la vie peu à peu et qu'ils ne meurent que lorsque les dernières gouttes de leur sang auront rougi l'herbe jaunie !...

Un éclair de triomphe traversa les cruels regards du jongleur, lorsqu'il vit la foule hurlante, désordonnée, entraîner le missionnaire et Jean d'Arramonde vers l'endroit où d'effroyables supplices leur étaient réservés.

## VII

### LA TORTURE.

Le poteau de torture était dressé à l'extrémité du camp delaware, près de la lisière de la forêt.

C'était un frêne que l'on avait coupé et dépeuillé de son écorce et dont le tronc noueux portait encore des traces de sang coagulé et des zébrures noires produites par le feu.

Trois anneaux grossiers enfoncés dans ce tronc indiquaient la place où les prisonniers devaient être attachés.

On lia Jean d'Arramonde et le missionnaire par le milieu du corps aux deux anneaux opposés et on ôta les entraves qui serraient leurs poignets, afin de pouvoir leur appliquer cette torture horrible et raffinée qui consistait à enfoncer des aiguilles rougies sous les ongles des malheureux patients.

Tandis que les femmes allumaient le feu et préparaient les divers instruments de torture, le père André, tournant la tête avec effort, adressait à son jeune compagnon attaché de l'autre côté du poteau des paroles d'encouragement et de consolation.

— Mon pauvre enfant, disait-il, les misérables vont vous faire cruellement souffrir !... Pensez aux tortures auxquelles notre Dieu s'est soumis, offrez-lui vos douleurs et priez-le pour qu'il vous donne la force de les supporter courageusement.

— Soyez tranquille, père André, répliqua Jean d'Arramonde avec assurance, j'ai été élevé rudement, à l'école du grand roi Henri ! Étant enfant, je suis tombé comme lui plus de cent fois dans nos montagnes, j'ai laissé bien souvent des lambeaux de ma peau aux pointes des rochers et jamais je n'ai eu une larme ni une plainte !... Je vais montrer à ces sauvages qu'un montagnard béarnais peut braver la souffrance aussi bien qu'un guerrier peau-rouge !

On venait d'installer sur un feu ardent une grande chaudière dans laquelle on avait jeté de l'eau, du rhum et des plantes aromatiques. Les femmes et les guerriers burent ce breuvage enivrant, puis se prenant par la main, exécutèrent autour des prisonniers la danse des tortures.

Le Serpent-Rouge se tenait un peu à l'écart. Le front baissé, il marchait dans la petite plaine d'un pas fiévreux et agité. Son visage impassible ne trahissait aucune émotion ; mais, sous cette apparence indifférente, des sentiments tumultueux agitaient son âme.

Il était impatient de voir commencer ce supplice qui devait apaiser le Grand-Esprit et faire tomber entre ses mains, selon la promesse du sorcier, les ennemis qui lui avaient échappé la nuit précédente.

Enfin un des sachems s'avança et, saisissant une hache de guerre, la leva au-dessus de sa tête en poussant un cri guttural.

C'était le signal. La torture allait commencer.

Déjà un groupe de femmes, horribles sorcières noires et échevelées, se précipitaient vers le brasier pour en arracher les barres de fer rougies qui allaient déchirer la chair des patients, quand tout à coup une sorte d'éclair rapide sillonna le ciel bleu, et une longue flèche vint s'enfoncer en frémissant dans le sol de la prairie desséchée.

Cet événement singulier causa une sorte de stupeur parmi les sauvages réunis autour du poteau.

Seul, le Serpent-Rouge, conservant son calme impassible, marcha vers la flèche et l'arracha de terre. Il vit alors, enroulée au sommet du bois, une petite bandelette en écorce sur laquelle étaient gravés quelques signes.

Le chef delaware jeta les yeux sur ces signes et une exclamation de surprise s'échappa de ses lèvres.

Les sachems s'approchèrent de lui.

— Voyez ! dit le chef en leur montrant l'inscription que portait la bande étroite.

— C'est un message de l'Aigle-Noir, murmura à l'oreille de Jean d'Arramonde le père André qui avait reconnu la forme de la flèche et la couleur des plumes qui l'ornaient.

— Ah ! murmura le gentilhomme gascon, il aurait bien dû planter son message dans le cœur d'un de ces coquins !

Le père André eut une lueur d'espoir. Il pensa que l'Aigle-Noir avait trouvé, dans son esprit si fertile en ressources, une ruse pour les sauver.

— Guerriers delawares, dit le Serpent-Rouge en s'adressant aux hommes de sa tribu qui se pressaient autour de lui étonnés, anxieux, le Grand-Esprit a enfin pitié de ses enfants rouges ; il leur livre leur plus cruel ennemi. Savez-vous ce que m'annonce ce message ?

Il fit une pause, comme pour exciter encore la curiosité de ses auditeurs, puis poursuivit d'une voix éclatante :

— Ouinnipeg offre de venir se placer contre le poteau de torture, si le peuple delaware consent à rendre la liberté à ce vieillard à barbe blanche.

Et, de son bras étendu, il désigna le père André.

Il y eut d'abord dans le camp delaware un profond silence causé par la surprise. Puis des cris discordants s'élevèrent de tous côtés. L'échange proposé par l'Aigle-Noir était accepté avec de bruyantes acclamations.

Seul, le sorcier essaya de protester.

Il s'écria que le Grand-Esprit exigeait la mort du missionnaire, que les songes qu'il avait eus la nuit précédente indiquaient clairement cette volonté et que si le vieillard à robe noire n'était pas sacrifié, il ne pourrait promettre à la nation delaware la victoire sur ses ennemis.

Le chef indien lui imposa silence.

— Tu as rêvé, lui dit-il, d'un serpent blanc et d'un serpent noir. Pourquoi ce serpent noir ne serait-il pas Ouinnipeg, l'aigle au sombre plumage ? Tu refuses de nous promettre la victoire sur nos ennemis... Qu'importent à la nation delaware les promesses de ta langue astucieuse, puisque son plus mortel ennemi va être attaché au poteau de torture ?...

Les acclamations dont ces paroles du Serpent-Rouge furent saluées prouvèrent au sorcier qu'une plus longue résistance serait inutile. Il courba la tête et s'enveloppa dans son grand manteau couvert de plumes éclatantes, cachant sous une apparence froide et dédaigneuse le dépit qu'il ressentait de voir le missionnaire échapper à sa haine.

S'adressant de nouveau aux guerriers qui l'entouraient et leur montrant l'écorce d'arbre que la flèche mystérieuse lui avait apportée :

— L'Aigle-Noir, dit-il, jure sur la tête de son fils et sur les mânes de ses ancêtres que lorsque le "wampum" sacré sera mis autour du cou de ce vieillard, il se présentera sans armes devant les guerriers delawares pour subir la torture. Dóliez donc le prisonnier et mettez-le sous la sauvegarde du Grand-Esprit.

Aussitôt le missionnaire sentit les liens qui l'attachaient au poteau tomber autour de lui ; un sachem s'avancant gravement lui mit sur les épaules un collier d'amulettes, sorte de signe sacré respecté par toutes les tribus indiennes et qui rendait inviolables ceux qui en étaient revêtus.

Cette scène singulière s'était accomplie avec une telle rapidité que le missionnaire n'avait pu revenir encore de la surprise où l'avait jeté une si miraculeuse délivrance.

Quelques instants auparavant, il voyait les instruments de supplice rougir devant lui à la flamme ardante du brasier ; et maintenant il se trouvait libre, loin du poteau de torture, au milieu des sachems de la tribu qui l'avait fait asseoir parmi eux comme un hôte respecté.

Il y eut quelques secondes d'attente,

Un profond silence régnait parmi les guerriers delawares. Penchés en avant sur leurs longs fusils, ils portaient de tous côtés leurs regards brillants et cruels et guettaient comme des bêtes fauves la proie qui leur était promise.

Tout à coup un large buisson s'entr'ouvrit et un homme bondissant dans la petite prairie vint s'adosser fièrement au poteau de torture.

Cet homme était Ouinnipeg.

Cette hardiesse, ce singulier mépris de la mort frappèrent vivement les sauvages, et le sentiment qu'ils éprouvèrent tout d'abord en voyant paraître l'Aigle-Noir fut presque de l'admiration.

Mais le souvenir de leur guerriers massacrés par les Abénaquis, la vue des trophées sanglants dont le chef ennemi avait chargé sa ceinture en manière de défi réveillèrent bientôt leur haine un instant assoupie.

Semblable à la meute furieuse qui s'élance sur un lion blessé, la horde sauvage se resserra autour du poteau et jeta au chef abénaqui ses plus horribles imprécations et ses plus sanglantes menaces.

Ouinnipeg accueillit ces cris de fureur avec un dédaigneux sourire.

Cependant, dès qu'il avait vu son ennemi tomber en son pouvoir, le Serpent-Rouge avait réuni une trentaine de ses meilleurs guerriers et leur avait donné ses ordres à voix basse.

Il ne pouvait supposer que Ouinnipeg était venu s'offrir à la torture seul et sans armes par pur dévouement et pour sauver la vie du père André ; il craignait quelque ruse.

— Quo mes fils se répandent dans le bois, dit-il aux guerriers delawares ; les femmes et les enfants suffiront pour torturer les prisonniers. Les Abénaquis vont sans doute essayer de délivrer leur chef. Que mes jeunes hommes fassent bonne garde.

Les guerriers s'éloignèrent aussitôt, non sans jeter un regard de regret vers le poteau de torture.

Les scènes dont le camp delaware venait d'être le théâtre avaient été si rapides et si incompréhensibles pour lui que le gentilhomme béarnais se demandait s'il rêvait ou s'il était bien éveillé.

La délivrance du père André, la présence à ses côtés de Ouinnipeg qu'il croyait à l'autre extrémité du lac jetaient son esprit dans d'étranges surprises.

Au moment où la flèche était tombée à terre, le père André lui avait dit que l'Aigle-Noir méditait quelque ruse pour les délivrer. Or d'Arramonde se demandait, non sans inquiétude, comment, seul et désarmé, le chef sauvage pourrait les tirer des mains de ce peuple furieux.

Mais le père André s'était trompé. La présence inopinée de l'Aigle-Noir au milieu du camp delaware ne cachait pas une ruse de guerre.

Lorsque, au lever du jour, le chef abénaqui s'était aperçu que d'Arramonde n'avait pu rejoindre les pirogues, il avait ordonné aux rameurs de revenir en toute hâte au bord du lac, à l'endroit où ils étaient campés la veille, puis, s'élançant à travers le bois, il s'était mis à chercher les traces des guerriers delawares et de leur prisonnier.

Ces traces, il les avait bientôt trouvées, et elles l'avaient conduit près du camp ennemi. Alors à travers les buissons où il s'était caché, Ouinnipeg avait vu d'Arramonde et le père André attachés au fatal poteau, il avait vu les aperçus de la torture.

Il ne pouvait délivrer les deux malheureux que la fureur

des sauvages allait sacrifier. Il résolut du moins de donner sa vie pour racheter celle du missionnaire. Le père André avait sauvé l'année précédente son fils unique que la fièvre dévorait. Il voulut payer généreusement au missionnaire sa dette de reconnaissance.

Le Serpent-Rouge avait eu raison de dire que les femmes suffiraient pour torturer les prisonniers.

Réunies autour du feu, elles faisaient rougir de longues aiguilles en chantant à demi-voix et en attachant sur les deux victimes leurs regards ardents et cruels.

Alors le père André comprit que l'Aigle-Noir, ne pouvant le délivrer par la force, s'était dévoué et allait mourir pour lui.

Il s'élança au-devant des femmes delawares, et écartant celles qui se pressaient déjà autour du poteau de torture :

— Arrêtez ! s'écria-t-il.

— Ouinnipeg, poursuivit le missionnaire avec feu, je ne puis accepter votre sacrifice. Vous avez des guerriers à conduire, une mission à remplir. Vous avez une femme, un fils bien-aimé qui pleureront votre mort ?... Qu'importe la vie d'un pauvre vieillard tel que moi ?... Ouinnipeg, rendez-moi ma place au poteau de torture !

— C'est la place d'un guerrier, ce n'est pas celle de mon père ! répliqua fièrement l'Aigle-Noir. Ouinnipeg veut montrer à ses ennemis comment un guerrier abénaqui sait mourir. Celui dont tu as sauvé la vie l'an dernier me vengera un jour.

— Par le Dieu que j'adore, reprit le missionnaire dont le beau visage s'illumina d'une vive flamme, vous ne mourrez pas, Aigle-Noir, malgré vous, je vous arracherai aux tortures !

Et, saisissant le collier sacré qui reposait sur ses épaules, il le jeta autour du cou du chef abénaqui.

Les vieillards et les femmes delawares laissèrent échapper un cri de surprise et de rage.

La vénération superstitieuse qui s'attachait à ces amulettes était plus forte que leur haine.

Revêtu de ces insignes mystérieux, Ouinnipeg, leur plus mortel ennemi, Ouinnipeg, dont ils auraient voulu répandre le sang goutte à goutte dans d'horribles supplices, Ouinnipeg devenait tout à coup inviolable et pas une main n'aurait osé se poser sur lui.

Alors le Serpent-Rouge s'avança, et, s'adressant à son ennemi :

— Voilà donc, dit-il avec mépris, ce guerrier intrépide, ce grand chasseur de chevelures !... Son cœur est plus lâche que celui d'une vieille femme !... Les tortures qu'il venait braver lui font peur, il se met sous la protection du Grand-Esprit, accepte pour rançon le sang d'un vieillard !... je vais rappeler les guerriers delawares pour assister à ce spectacle qui réjouira leur cœur !

Mais ces insultes étaient inutiles, le courage de l'Aigle-Noir n'avait pas besoin d'être excité par les outrages de son ennemi.

Par un effort vigoureux, Ouinnipeg rompit les liens qui l'attachaient au poteau ; il saisit le collier sacré, le lança dans les flammes du brasier, et, jetant au chef delaware un fier et dédaigneux regard, il revint s'adosser au poteau de torture.

Au même instant, Magami le sorcier posa sa main puissante sur l'épaule du missionnaire et, montrant le "wampum" sacré que le feu réduisait en cendre :

— Tu mourras aussi, s'écria-t-il, le Grand-Esprit t'abandonne, tu m'appartiens !

Des hurlements de joie accueillirent ces paroles. D'horri-

bles rires qui semblaient venir de l'enfer retentirent aux oreilles des trois prisonniers.

— Que mon père me pardonne, dit l'Aigle-Noir d'une voix faible en inclinant la tête. C'est moi qui suis cause de sa mort... moi qui voulais le sauver.

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! répliqua doucement le missionnaire qui se laissa attacher de nouveau sans résistance au poteau entre ses deux compagnons.

La torture allait commencer.

## VIII

### LE FORT SAINTE-ANNE.

Le détachement commandé par Gaston de Saint-Preux marcha pendant près de dix jours dans les bois, sous la conduite habile et prudente de David Kerulaz.

Il se dirigeait, on se le rappelle, vers le fort Sainte-Anne, situé à l'extrémité du lac Saint-Sacrament, près des possessions anglaises, et que M. de Montcalm avait résolu de reprendre à l'ennemi afin d'attirer sur ce point son attention et d'empêcher un mouvement tournant, qui aurait pu être fatal à la petite armée de M. de Bourlamaque.

Au bout de ces dix jours de marche, la compagnie de Royal-Roussillon que commandait Saint-Preux arriva à deux milles environ du fort.

Les derniers arbres de la forêt dressaient çà et là leurs troncs devenus plus rares. Tout au bout de la longue plaine qui se déroulait devant eux, David montra au jeune gentilhomme une sorte de tour peu élevée, se détachant comme une tache violette sur les teintes roses du ciel doucement éclairé par le soleil levant.

— Voici le fort Sainte-Anne, dit le Chasseur de bisons à voix basse. Si, comme je l'espère, nous avons échappé aux espions anglais, la partie sera belle cette nuit et nos soldats pourront surprendre la garnison.

— Oui, nous attendrons la nuit pour attaquer, répliqua Saint-Preux. M. de Montcalm a oublié de me donner de l'artillerie, et il faut que nous soyons prudents, ajouta-t-il en souriant. Connaissiez-vous les abords de la place, mon brave David ?

— J'irai les reconnaître ce soir après le coucher du soleil.

— Bien. Je vais ordonner à mes hommes de rentrer dans le bois et de s'abriter derrière le rideau des arbres ; ils passeront là la journée.

Saint-Preux fut obligé de faire appel à tout son sang-froid pour garder pendant cette journée une si prudente immobilité.

Ses regards impatients consultèrent plus d'une fois le soleil qui resplendissait au-dessus de sa tête dans un ciel sans nuages et dont la course lui semblait d'une lenteur désespérante.

Enfin, au bout de cette longue attente, le jeune officier eut le plaisir de voir l'horizon se colorer d'une teinte pourprée qui indiquait le déclin du jour.

Il y eut un court crépuscule, puis le ciel s'assombrit et bientôt, sur le fond rougeâtre du ciel, le fort Sainte-Anne apparut comme une masse noire.

— Le moment est venu, dit alors David Kerulaz en se rapprochant de Saint-Preux, je vais aller reconnaître la position, dans une heure je serai de retour.

En achevant ces mots, il jeta sa carabine sur son épaule, fit jouer son couteau dans sa gaine et se glissa dans les hautes herbes de la prairie qui s'étendait entre les bois et le fort.

Pendant que le Chasseur de bisons accomplissait sa péril-

leuse mission, Gaston de Saint-Preux faisait prendre les armes à son détachement.

Il le plaça en deux rangs derrière les arbres et recommanda à ses hommes de marcher en silence lorsque le moment serait venu et, quoiqu'il arrivât, de ne faire feu qu'à son commandement.

A vingt pas derrière étaient « les bagages », composés de l'unique charrette attelée d'un mulet et qui, outre les caisses volumineuses de l'élégant Saint-Preux, contenaient quelques provisions de vivres et de poudre.

— Attention, maître ! dit Léveillé en s'adressant gravement au mulet qu'il était chargé de conduire et auquel il avait pris l'habitude de parler comme à un fidèle et intelligent compagnon ; vous avez été jusqu'à présent d'une sagesse remarquable, tâchez de continuer jusqu'au bout. Ne faites pas trop de bruit avec vos sabots et tenez-vous tranquille lorsque vous entendrez des coups de fusil.

Maître Martin regarda son conducteur avec ses gros yeux ronds et pointa vers lui ses grandes oreilles, comme pour mieux recueillir ses recommandations.

Au bout d'une heure environ, Saint-Preux, qui attendait l'épée à la main en tête de sa petite troupe, vit tout à coup un homme sortir des hautes herbes et s'avancer vers lui.

C'était le Chasseur de bisons.

— Eh bien ? demanda anxieusement le gentilhomme.

— Tout est calme là-bas, on ne se doute pas de notre présence, répliqua David d'une voix rapide et haletante. Je vous apporte de bonnes nouvelles. Si vos hommes savent garder le silence et se dissimuler parmi ces herbes, nous rentrerons dans le fort sans tirer un coup de fusil.

— Comment cela ?

— Voici... J'étais parvenu à vingt pas environ de premier retranchement, lorsque j'ai aperçu devant moi un grand gaillard d'Écossais qui montait la garde, appuyé sur son fusil. Déjà j'avais tiré mon couteau pour obtenir plus sûrement son silence, lorsque j'ai vu marcher dans l'ombre trois ou quatre hommes qui venaient du fort. Ils s'approchèrent de l'Écossais. Je me glissai aussitôt vers eux, car j'avais compris qu'ils venaient relever la sentinelle. Ils parlaient à voix basse, mais j'ai l'oreille fine et je pus entendre le mot d'ordre. Ce mot d'ordre est « Prince Georges. »

— Bien ; après ?

— Le nouveau soldat prit sa garde et je suivis aussitôt, en rampant dans les herbes, ceux qui venaient de le placer en faction. J'étais curieux de savoir comment ils s'y prendraient pour rentrer dans le fort. Arrivé près du fossé derrière lequel s'élève la première palissade, celui qui conduisait la patrouille s'arrêta et siffla trois fois doucement. Le pont-levis s'abaissa aussitôt, un soldat s'avança l'arme au bras, reçut le mot d'ordre et s'effaça pour laisser entrer la troupe... Veuillez donc recommander à vos hommes de marcher en silence et de me suivre. Arrivé près du fossé, je me charge d'imiter le coup du sifflet des Anglais et de me faire baisser le pont-levis ; le reste vous regardera.

— Mais cette première sentinelle qui monte la garde à vingt pas du retranchement !...

David Kerulaz posa la main sur la garde de son couteau de chasse :

— Le soldat écossais ? doit-il en détournant les yeux ; soyez tranquille, il ne donnera pas l'alarme... Le pauvre diable ! il chantait un air de son pays !... Mais lorsque la mort d'un seul doit assurer le salut de plusieurs braves gens, on serait fou d'hé-

siter, n'est-ce pas ? Dieu m'est témoin cependant que je n'aime pas à verser le sang !...

Le brave David poussa un soupir, puis reprit :

— Je vais marcher devant ; vous n'avez qu'à me suivre.

— En avant ! dit Gaston de Saint-Preux à voix basse.

Et la petite colonne, s'ébranlant en silence, entra dans les grandes herbes de la prairie.

Les précautions prises par Saint-Preux pour cacher à l'ennemi l'attaque qu'il méditait rendirent sa marche fort lente.

Ce fut seulement au bout d'une heure que David, s'arrêtant brusquement, montra au gentilhomme français un grand corps étendu au milieu des herbes :

— Le soldat écossais, murmura-t-il ; encore quelques minutes et nous serons sur le bord du fossé, en face du pont-levis.

On était maintenant si rapproché du fort que Saint-Preux put entendre dans le silence de la nuit le pas de la sentinelle qui se promenait derrière la première palissade, de l'autre côté du fossé.

Le fort Sainte-Anne avait jadis été construit par les Français. C'était une position solide pour résister à une attaque des sauvages, mais qui n'aurait pu tenir contre les feux de l'artillerie européenne.

Il se composait de deux rangs de palissades faites d'énormes troncs d'arbres reliés entre eux par des chevrons de fer. Au milieu de cette double enceinte se trouvaient les magasins et la poudrière abrités sous un toit en terre battue qui les protégeait contre l'incendie. Une tour carrée, sorte de blockhaus construit également en troncs d'arbres, dominait la position. Cette tour contenait les logements des officiers et formait une sorte d'observatoire d'où l'on pouvait facilement surveiller l'immense prairie qui se déroulait à perte de vue autour de la forteresse. Quelques canons y avaient été placés.

Malgré le calme et le sang-froid qui le distinguaient, Gaston de Saint-Preux ne pouvait se défendre d'une émotion singulière.

Encore quelques instants, et, grâce à l'audacieux stratagème imaginé par le Chasseur de bisons, le pont-levis allait s'abaïsser, ses soldats allaient se précipiter la baïonnette en avant au milieu de la garnison endormie et planter sur les palissades du fort le drapeau fleurdelisé.

Mais cette ruse réussirait-elle ? Les Anglais se rendraient-ils à merci ou essaieraient-ils de vendre chèrement leur vie ?... S'ils allaient être en éveil, prêts à combattre et supérieurs en nombre !... Les Français, entrés dans le fort par surprise, ne trouveraient-ils pas un tombeau derrière ces inébranlables palissades ?

Saint-Preux n'eut pas le loisir de poursuivre bien longtemps ses réflexions.

David Kerulaz écarta les hautes herbes, se redressa et marcha résolument vers l'endroit du fossé où devait tomber le pont-levis.

## IX

### L'ASSAUT.

Bientôt trois coups de sifflet retentirent dans le silence de la nuit.

Il y eut quelques secondes d'attente, — un siècle !

Enfin un grincement se fit entendre, puis un bruit de chaînes, et l'on vit le tablier noir du pont-levis se détacher de la palissade et descendre lentement, peu à peu.

Les Anglais, protégés par leurs éclaireurs delawares et par les sentinelles placées dans la prairie, ne pouvaient soupçonner une si audacieuse tentative.

Ils se laissèrent prendre au piège habilement préparé par le chasseur canadien.

L'extrémité du pont-levis n'était plus qu'à deux pieds du bord du fossé sur lequel il allait retomber ; déjà Saint-Preux leva son épée pour commander l'assaut, lorsque tout à coup un cri déchirant, sauvage, retentit dans la plaine silencieuse.

David se retourna brusquement. Malgré tout son courage, Saint-Preux devint pâle.

— Nous sommes perdus ! pensa-t-il.

Ce cri retentit de nouveau, sonore et prolongé comme l'appel désespéré de quelque trompette fantastique.

Léveillé, qui était venu se placer aux côtés de son maître, fut atterré. Il avait reconnu cette voix discordante. C'était celle de son fidèle compagnon, maître Martin, qui, abandonné à trente pas de distance, oubliait absolument les sages recommandations de son conducteur et poussait vers le ciel des cris à réveiller une armée.

Le pont-levis fut promptement relevé, et en même temps plusieurs soldats anglais parurent au-dessus de la palissade.

— Qui vive ? dit l'un d'eux.

David Kerulaz essaya de payer d'audace.

— Prince-George, répondit-il.

C'était le mot d'ordre.

— Que voulez-vous ? Qui êtes-vous ? Pourquoi vous présentez-vous devant le fort à cette heure de la nuit avec des voitures et des mulets ?

— Savez-vous l'anglais ? demanda rapidement David à Saint-Preux.

— Non.

— Eh bien ! nous sommes perdus alors.

— Donnons l'assaut.

— Soit.

— Comment franchir ce fossé ?

— Attendez.

— Répondez ou nous faisons feu ! s'écria un des soldats.

— Couchez-vous ! commanda Saint-Preux à ses hommes.

Quelques coups de fusil retentirent, tirés au hasard dans l'obscurité de la nuit.

Pendant ce temps, David Kerulaz avait couru à la voiture aux bagages.

Il détacha les deux montants de la charrette qui étaient faits en forme d'échelle et les apporta au bord du fossé.

Il revint ensuite vers Saint-Preux.

— Par ici, s'écria-t-il ; ces maudits Écossais ont été réveiller la garnison et lui faire prendre les armes. Mais la nuit est noire et avec un peu de hâte et d'audace tout peut encore se réparer ; nous avons des échelles, donnons l'assaut.

— En avant ! dit Saint-Preux qui se redressa en braudisant son épée.

En avant ! répétèrent les soldats.

On courut au fossé. Les montants de la charrette furent dressés tout debout sur le bord du talus, puis on les laissa retomber et ils allèrent s'appuyer sur le milieu de la palissade.

— Bravo, Kerulaz ! s'écria Saint-Preux enthousiasmé. Mais vos échelles seront-elles assez solides ?

— Je n'en sais rien. Voulez-vous que je passe le premier ?

Saint-Preux décarta en souriant le brave chasseur, et s'élançant sur ce pont fragile :

— Vive le roi ! mes enfants, s'écria-t-il en se tournant vers ses soldats, le visage enflammé d'ardeur. Le fort est à nous.

Les soixante braves qui le suivaient se tenaient sur le bord du fossé le fusil chargé, la baïonnette au bout du canon. Ah ! si la nuit n'avait pas été si sombre, quels ravages la mitraille anglaise aurait pu faire dans cette masse d'hommes réunie en un groupe compacte derrière son jeune chef !

Mais les Anglais semblaient frappés de folie.

On les entendait s'appeler, courir dans le fort ; on distinguait la voix des officiers, les jurons énergiques dont ils secouaient la paresse de leurs hommes encore à moitié endormis.

Soudain une grande lueur, rouge et brillante comme un éclair, parut au sommet de la tour.

Une détonation retentit.

Ils venaient de tirer un coup de canon à mitraille pour balayer la plaine, car ils croyaient avoir devant eux toute l'armée de M. de Montcalm.

Saint-Preux avait franchi la palissade et se trouvait dans la première enceinte ; une vingtaine de ses soldats l'avaient suivi. Les Anglais qui gardaient ce retranchement poussèrent des cris d'épouvante et voulurent fuir. Mais les Français s'élançèrent à leur poursuite. Quand ils revinrent, quelques instants après leurs baïonnettes étaient toutes sanglantes.

Bientôt la compagnie de Royal-Roussillon se trouva réunie au complet dans la première enceinte circulaire du fort Sainte-Anne.

Sans perdre un instant, ces intrépides soldats, rompus depuis longtemps à cette guerre d'embûches et de surprises, cernèrent la seconde palissade et, enfonçant leurs sabres entre les troncs d'arbres, se hissèrent sur ce marchepied improvisé et couronnèrent la position.

La scène qui suivit ne peut se décrire. Les Anglais, voyant apparaître l'ennemi de tous côtés, tirèrent au hasard, lancèrent des grenades, tandis que l'artillerie du fort tonnait avec rage et envoyait ses boulets dans la plaine déserte.

Pendant que les Français tombaient du haut de la palissade sur l'ennemi surpris et terrifié, et répondaient par des coups de baïonnette bien dirigés à cette bruyante et inutile mousqueterie, David Kerulaz tuait avec sa terrible carabine les artilleurs anglais que la lueur des pièces lui désignait.

Les mousquets crépitaient et les balles venaient frapper comme une grêle de plomb les palissades énormes. On entendait les cris de triomphe des assaillants, les hurlements de rage des Anglais. Des flammes s'échappaient des fusils et des canons ; une fière fumée tourbillonnait autour de ces groupes sanglants.

La voix des officiers retentissait au milieu de ce tapage infernal. Mais comment aurait-elle été écoutée par ces hommes affolés, à peine vêtus, à peine armés, et qui, sans pouvoir se défendre, se sentaient accablés de coups invisibles ?

Saint-Preux, son épée rouge à la main, excitait encore l'ardeur de ses hommes. Tout à coup il vit ouverte devant lui la porte de la tour qui s'élevait au milieu de cette seconde enceinte.

Il s'y précipita, suivi de quelques soldats, et monta rapidement un escalier étroit et sombre.

Arrivé au premier étage, il poussa une autre porte et pénétra dans une petite pièce carrée.

Une lampe achevait de brûler sur une table ; les détonations qui secouaient la lourde tour faisaient vaciller sa faible lumière.

De l'autre côté de la table se tenait un officier anglais.

Cet officier, les bras croisés, effroyablement pâle, regardait par une petite fenêtre la scène du carnage dont l'étroite ouverture du fort était le théâtre.

En entendant la porte s'ouvrir, il se retourna froidement.

— Rendez-vous ! cria Saint-Preux.

L'officier tira lentement son épée du fourreau et, la jetant sur la table :

— Le fort Sainte-Anne est à vous, monsieur, dit-il tranquillement. Ce massacre est inutile et j'espère que vous le ferez cesser bientôt.

— Êtes-vous le commandant du fort ?

— Oui, monsieur ; et vous êtes sans doute le commandant français ?

— En effet.

— Mes compliments, monsieur ; vos mesures étaient bien prises ; vous nous avez surpris.

Il jeta un nouveau coup d'œil à travers la petite fenêtre.

Au même instant une balle vint siffler à son oreille, passa près de Saint-Preux et alla s'enfoncer dans la muraille opposée.

— Décidément, reprit l'officier avec la même assurance calme et froide, décidément nous avons perdu la partie. Je vous rends le fort que Sa Majesté le roi m'avait chargé de défendre. J'espère que vous voudrez bien accorder à mes soldats les honneurs de la guerre ; vous entendez comment ils se défendent.

— Vous aurez les honneurs de la guerre, monsieur.

— Bien.

— Vous me donnerez votre parole d'honneur de battre en retraite jusqu'au fort Édouard.

— Je vous la donne.

— Les munitions et les vivres se trouvant dans le fort m'appartiendront.

— Accordé.

— Vous défendrez à vos hommes d'enclouer les canons.

— Je vous le promets.

Et en même temps un singulier sourire glissa sur les lèvres impassibles de l'Anglais.

Quelques instants après, les deux officiers descendus dans l'enceinte du fort s'élançaient au milieu des combattants.

— Cessez le feu ! cria Saint-Preux.

— Rendez-vous ! commandait le major Smith à ses soldats.

Ces ordres plusieurs fois répétés calmèrent la fureur des combattants.

Les coups de feu devinrent plus rares, puis cessèrent tout à fait. Les éclairs des mousquets et des canons s'éteignirent.

Une heure après cette scène sanglante, un profond silence régnait dans le fort ; ce silence n'était interrompu que par les gémissements des blessés réunis dans une salle basse du blockhaus.

Harassés de fatigue, les Anglais désarmés dormaient près de la tour ; les Français reposaient contre la palissade.

Un ruisseau de sang était entre eux.

## X

### LES ADIEUX DU COMMANDANT SMITH.

Lorsque le soleil se leva le lendemain, le pavillon fleurdelisé flottait au sommet du blockhaus.

Les fusils des défenseurs du fort étaient réunis en faisceaux sous la garde des sentinelles françaises.

Alors les Anglais purent compter avec étonnement le nombre de leur vainqueurs.

Le court et sanglant combat qui lui avait assuré la possession du fort avait coûté à Saint-Preux une vingtaine de ses soldats. Son détachement était donc réduit à une cinquantaine d'hommes. Les anglais étaient plus du double, mais l'attaque furieuse des Français leur avait fait perdre près de soixante combattants.

Une heure après le lever du soleil, Saint-Preux ordonna à ses hommes de prendre les armes et de former la haie.

Les soldats anglais reprirent leurs fusils et, conduits par le major leur commandant, commencèrent à défiler, tandis que leurs tambours voilés battaient tristement la marche.

— Monsieur, dit le commandant Smith en s'adressant à Saint-Preux, je vous recommande mes blessés.

— Soyez persuadé, monsieur, qu'ils seront traités comme les nôtres, répondit le gentilhomme français.

Et, saluant de la pointe de son épée :

— Adieu, monsieur, dit-il avec courtoisie.

— Non, répliqua l'officier anglais toujours froid et impassible, non, monsieur, " au revoir " !

La garnison anglaise sortit du fort et se dirigea vers le sud.

La longue ligne, qui se détachait comme un serpent énorme et ondoyant au milieu des hautes herbes de la prairie, s'amincit peu à peu, puis disparut.

— Eh bien ! mon brave Kerulaz, que pensez-vous de tout ceci ? dit alors Saint-Preux en frappant gaïement sur l'épaule du Chasseur de bisons. Nous voici, comme vous l'avez annoncé, maître du fort Sainte-Anne ! En vérité, ce commandant anglais s'est rendu avec une bonne grâce tout à fait charmante.

Le Chasseur de bisons secoua la tête.

— Les Anglais sont des gens prudents, dit-il. Ce commandant a compris que ses soldats surpris et terrifiés par notre attaque si soudaine ne pourraient défendre le fort et allaient être égorgés comme des moutons. C'est pourquoi il vous a rendu son épée et vous a prié de faire cesser le combat. Mais vous avez entendu le mot qu'il vous a jeté en partant. Il reviendra.

— Eh ! je m'en doute bien, dit Saint-Preux, mais je l'attends.

— Il reviendra avec des forces considérables, car ces coquins-là ne tentent jamais un coup à moins d'être dix contre un.

— Nous tâcherons de nous garder mieux qu'ils ne l'ont fait et de bien employer les canons qu'ils nous ont laissés.

Saint-Preux achevait à peine ces mots, lorsque tout à coup un bruit épouvantable déchira les airs. Le sol trembla sous leurs pas, les lourdes palissades craquèrent, une pluie de pierres et de débris de toute sorte, au milieu desquels apparaissaient de sanglantes dépouilles humaines, tomba autour d'eux ; une épaisse fumée les enveloppa. On eût dit qu'un volcan, entr'ouvrant soudain la terre, venait de lancer des torrents de laves et de cendres brûlantes.

Saint-Preux et le Chasseur de bisons s'étaient jetés dans une sorte de casemate qui servait d'abri aux sentinelles du fort.

Tous deux étaient pâles ; une sueur froide perlait sur le front de ces deux hommes intrépides.

— La poudrière vient de sauter, dit David d'une voix creuse. Voilà la surprise que nous réservaient ces lâches coquins.

Saint-Preux s'élança aussitôt hors de l'abri où il s'était réfugié.

Il rencontra cinq ou six soldats, noirs, sanglants, les vêtements brûlés, qui criaient :

— De l'eau ! de l'eau ! le fort est en feu !

Il fit aussitôt le tour du blockhaus. De longues flammes,

sortant de l'immense trou noir et béant de la poudrière, léchaient les parois de la tour.

Apercevant alors un énorme tonneau qui contenait la provision d'eau, il le renversa par un vigoureux effort. L'eau jaillit dans cette fosse profonde, une épaisse colonne de vapeur s'éleva en sifflant dans l'air, les flammes devinrent moins ardentes et bientôt s'éteignirent.

Alors, saisissant par le bras un sergent qui accourait suivi de plusieurs hommes :

— L'appel, dit-il, faites l'appel.

Les soldats furent aussitôt réunis.

Les visages bronzés de ces braves étaient couverts d'une sueur mortelle. Quelques-uns qui s'étaient trouvés près de la poudrière au moment de l'explosion tombaient encore comme des enfants.

On fit l'appel.

Heureusement, lorsque la catastrophe avait eu lieu, presque tout le détachement était réuni dans la seconde enceinte pour regarder le départ des Anglais.

Dix hommes seulement manquèrent à l'appel. Ces malheureux avaient été réduits en pièces par l'explosion, et c'étaient leurs infortunés débris qui avaient juché le sol au milieu des pierres arrachées à la voûte de la poudrière.

— Nous ne sommes plus que quarante, murmura Saint-Preux en baissant la tête.

Au même moment, quelqu'un lui toucha le bras.

C'était David Kerulaz.

— Que me voulez-vous, David ? demanda le gentilhomme. Vous m'apportez encore une mauvaise nouvelle, n'est-ce pas ?

— Hélas ! oui, dit David à voix basse ; les provisions du fort se trouvaient près de la poudrière. L'explosion a tout détruit, nous sommes sans vivres !

— Écoutez, reprit vivement Saint-Preux, qui, loin de se laisser abattre par ce nouveau malheur, retrouva soudain dans cette situation désespérée toute son audace et tout son sang-froid ; écoutez, mon brave David, croyez-vous que ce commandant anglais tiendra sa parole et retournera au fort Édouard ?

Le Chasseur de bisons hésita un moment.

— Oui, dit-il enfin, je le crois ; non pas à cause de la parole qu'il vous a donnée ; mais, ainsi que je vous l'ai dit, il ne voudra vous assiéger qu'avec des forces considérables ; il ira chercher du renfort.

— Bien. Combien lui faut-il de temps pour aller au fort Édouard ?

— Quatre jours.

— Autant pour en revenir, plus vingt-quatre heures pour rassembler des hommes et des vivres, il ne sera pas devant nous avant dix jours.

— C'est assez mon avis. Il n'a, d'ailleurs, aucune raison de se hâter, car il doit supposer que vous n'avez pas de secours à attendre.

— En effet. Eh bien ! David, je vais faire un nouvel appel à votre dévouement.

Le Chasseur de bisons s'inclina.

— Je désire que vous partiez immédiatement pour le camp de M. de Montcalm.

— J'y serai dans cinq jours.

— Vous lui direz ce que j'ai fait, comment je me suis rendu maître du fort, mais vous ne lui cacherez pas que, privé de vivres et de munitions, avec une compagnie réduite de moitié, je ne puis

quo me faire tuer ici, sans espoir de défendre la position contre l'ennemi nombreux qui va venir l'attaquer.

— Je dirai tout.

— M. de Montcalm considéra ce qu'il doit faire. Peut-être jugera-t-il inutile d'envoyer une seconde expédition contre ce misérable blockhaus à moitié détruit par l'explosion. Quoiqu'il arrive, affirmez-lui que je ne me rendrai pas. Je mourrai à mon poste et je trouverai toujours assez de poudre dans les gibecières de mes soldats pour faire sauter ce qui reste du fort.

Le Chasseur de bisons jeta sa carabine sur son épaule avec le geste insouciant qui lui était habituel.

— Votre commission sera faite, dit-il simplement.

— Adieu, mon brave David, fit le jeune officier en tendant la main au Chasseur de bisons.

— Non, non, monsieur, " au revoir, " répondit David Kerulaz, qui cacha sous un sourire l'émotion qu'il ressentait en se séparant, pour toujours sans doute, de ce vaillant gentilhomme et de ses compagnons d'armes.

Il laissa retomber sa lourde main dans la main fine et aristocratique que Saint-Proux lui tendait, puis, tournant les talons, il s'avança à grandes enjambées dans la prairie.

## XI

### JACKSON LE VIRGINIEN.

Les jours qui suivirent furent employés par Saint-Preux à réparer les brèches que l'explosion avait faites aux palissades et à construire de nouvelles défenses.

Il rassembla les vivres disséminés dans le fort et ceux qui se trouvaient dans la charrette aux bagages. Mais, tout en réduisant les rations au strict nécessaire, il calcula que les provisions ne pourraient guère durer plus de quatre jours.

Il envoya quelques-uns de ses meilleurs tireurs dans la prairie. Au bout de trois jours de chasse, ils rapportèrent deux daims qui furent aussitôt dépouillés et salés.

Enfin, la pluie s'étant mise à tomber pendant une journée entière, il fit creuser à la hâte une citerne, et l'eau qui la remplissait vint remplacer heureusement celle qui avait été jetée dans le brasier de la poudrière.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 22 JUILLET 1880 — (No. 30).

Dans le prochain numéro du Feuilleton nous commencerons un nouveau roman. C'est une histoire amoureuse des plus belles et des plus saisissantes. Avis à nos lectrices.

## " LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 10 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : " Feuilleton Illustré, Boite 1030 B. P."

MORNEAU & CIE., Propriétaires,

63, RUE ST. GABRIEL, MONTREAL